

Le phénomène des contes urbains

Yvan Bienvenue

Number 150, Summer 2008

Le conte et la légende au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bienvenue, Y. (2008). Le phénomène des contes urbains. *Québec français*, (150), 51–52.



Contes urbains, Théâtre Urbi et Orbi, 2007.

Le phénomène des contes urbains

PAR YVAN BIENVENUE*

Louison Danis, *Contes urbains*, Théâtre Urbi et Orbi, 2007.

En 1991, un an avant que nous cofondions le Théâtre Urbi et Orbi, Stéphane Jacques et moi présentions un spectacle ayant pour titre *Contes urbains* au Théâtre Biscuit dans le Vieux-Montréal. Il s'agissait alors d'un spectacle hommage à la conterie traditionnelle qui explorait 150 ans d'oralité au Québec et qui se terminait par mon texte « Les Foufs », le premier conte urbain, écrit spécialement pour l'occasion et qui allait devenir le concept des *Contes urbains* que nous connaissons aujourd'hui.

Non seulement le spectacle avait-il plu, mais une petite tempête cathartique avait remué le public. Petite, mais assez intense pour que les quelques privilégiés ayant assisté à l'une de ses représentations nous en reparlent régulièrement et nous suggèrent de le reprendre. Nous ne souhaitions pas le faire. Le moment avait été magique. Nous le voulions comme souvenir précieux. Avec la naissance d'Urbi et Orbi, nous étions déjà ailleurs, pourtant conscients que « Les Foufs » méritaient qu'on y revienne pour créer quelque chose autour ou à partir de cet étrange objet d'engouement qui allait inspirer un « nouveau genre littéraire » : le conte urbain.

Ce n'est qu'à l'hiver 1994 que Stéphane, alors directeur artistique d'Urbi et Orbi (j'étais directeur littéraire), me proposa non pas de reprendre les *Contes urbains*, mais d'en faire un nouveau spectacle en prenant « Les Foufs » comme point de départ d'un collectif

d'auteurs contemporains. Ce que nous avons fait. Nous avons remis une copie des « Foufs » à cinq auteurs en leur demandant de nous écrire une histoire en s'inspirant du genre, de la forme du texte. Les *Contes urbains* tels que nous les connaissons aujourd'hui étaient nés. Pour répondre à l'enthousiasme et aux questions que suscitait cette édition de 1994 et pour aider à faire comprendre le concept, j'ai écrit, à l'époque, Concept et protocole du spectacle « Contes urbains » que je vous résume ici.

Les *Contes urbains* se présentent sous la forme d'un récital de contes. Le principe est simple : un auteur, un acteur et une bonne histoire. Le protocole : un auteur est invité à écrire une courte histoire se prêtant à l'oralité sous forme de conte, de légende, d'historiette ou autres, dont l'action se passe en ville dans le temps des Fêtes. Une fois le texte écrit, l'auteur se choisit un acteur et le dirige lui-même. Un « metteur en conte » prend en charge les répétitions de groupe (enchaînements, générale) et, au cas où l'auteur ne se sentirait pas la capacité de diriger son acteur, le metteur en conte le remplace à la direction. Un musicien assure les liens entre les contes. Il est important d'ajouter que l'acteur s'adresse directement au public.

À la fois hommage et clin d'œil à l'idée un peu confuse de la conterie traditionnelle, le concept des *Contes urbains* s'est avéré une

petite révolution dans le paysage théâtral, voire culturel. Il ramenait à l'essentiel l'expression de la pratique théâtrale et a fini, après de nombreuses guerres de clochers, par être reconnu pour avoir marqué le point de départ du renouveau du conte au Québec. Je pourrais me réjouir de tout cela, mais je doute qu'il y ait jamais eu de renouveau du conte au Québec parce qu'il n'y a jamais eu de pratique du conte au Québec. Ce que les *Contes urbains* ont entraîné, c'est la multiplication des spectacles de contes et des hybridations connexes. C'est en discutant avec Yves Lambert (grand folkloriste de son état, ambassadeur du rigodon, sacré empereur du trad, néo-ci, néo-ça, mais artiste complet que tout cela fait sourire, et je le comprends) qui parlait de l'émergence d'une pratique spectaculaire du conte que j'ai *flashé*, comme on dit en langue de rue. Il disait qu'avant il n'y avait pas de spectacles de contes. Il y avait des groupes ou des ensembles folkloriques qui, à l'occasion, durant leurs spectacles racontaient anecdotes, histoires, contes et légendes. Je me disais qu'il avait raison ! À l'exception d'un grand maître de la démocratisation du mot comme Jocelyn Bérubé (homme de théâtre aussi), de quelques productions de contes théâtraux s'adressant surtout au jeune public, on ne connaît pas de célèbre conteur de métier s'appelant Tit-Pit Brochu ou Gustave Désilet. La tradition orale québécoise qui s'est le plus répandue vient de la littérature, non pas de la littérature orale, mais de l'oralité littéraire. Son mode d'expression a surtout été, dans le texte, Jean Narrache (Louis Fréchette et les « colligeurs » comme Honoré Beaugrand appartenant plus à la littérature), dans le mot, le travail de monologues comme celui de Clémence DesRochers, Yvon Deschamps et Jaqueline Barrette. Tout le reste fait partie du toujours biaisé débat de la différence entre l'artiste et l'artisan.

L'importance et le rayonnement des *Contes urbains*

Dans la récente petite histoire du conte au Québec, l'avènement des *Contes urbains* revêt donc une importance beaucoup plus grande qu'on pourrait le croire. Les *Contes urbains* y tiennent un rôle de précurseurs, voire de figure de proue. Non seulement parce qu'en 1991, depuis le référendum de 1980, il ne se passait plus ou presque rien de ce qu'on pourrait appeler une pratique de la conterie. Il y a de quoi être fier en même temps qu'être triste quand on prend conscience du rayonnement qu'ont eu et que continuent d'avoir les *Contes urbains*. Être fier parce que plusieurs personnes et groupes nous ont demandé la permission d'utiliser le concept. Être triste parce que d'autres n'ont pas eu cette élégance, certains poussant le manque d'éthique à ne pas mentionner l'origine du concept, voire à s'en approprier la paternité.

Le concept a fait du chemin. On en connaît, des productions québécoises, canadiennes-françaises, canadiennes-anglaises, françaises, belges, mexicaines. De son origine de spectacle pour adulte, Urbi et Orbi en a aussi présenté une version pour ados (Les Zurbains) et une autre pour jeune public (Les Petits Urbains). Urbi et Orbi a donné Les Zurbains au Théâtre Le Clou, qui en présente une édition annuelle depuis 1998.

Je ne peux être plus fier d'avoir cocréé et mis au monde ce petit monstre et d'avoir fait une différence dans la pratique, ou même d'avoir été co-instigateur d'une petite révolution. Le conte urbain comme hybridation littéraire (l'histoire en fera-t-elle un vrai genre ou un sous-genre ?), semble être une invention issue de ma pratique d'écriture qui a un rayonnement inouï et qui se pratique aussi main-

tenant au Canada, en Europe (France et Belgique), en Afrique et au Mexique. Plusieurs auteurs, comédiens et conteurs se réclament maintenant du conte urbain...

Le public des *Contes urbains*

Les *Contes urbains* sont en demande, à la fois parce que nos éditions sont bonnes, mais aussi parce que la conterie répond à un besoin de société. Durant ces soirées de racontage, on fait des rencontres, on s'identifie, on se reconnaît, on prend possession du lieu (de la ville, de l'univers) qu'on partage. On s'acoquine, on se mélange, on se nomme, on se rend compte de notre proximité avec l'autre. On affirme cathartiquement notre présence au monde. On se parle entre nous – ou, pour mieux dire, une culture parle à sa multiculture. On abat les frontières. On s'universalise dans le singulier de dire, de voir et d'entendre. Quelquefois j'en viens à penser que les *Contes urbains*, bien plus qu'un bon spectacle, sont devenus un service public !

Aux *Contes urbains*, le public n'est pas spectateur, il est complice. Les *Contes urbains* sont un cadeau qu'on se donne mutuellement, un besoin de s'asseoir et de prendre le pouls du monde, du petit monde et du grand monde.

Je crois fortement que l'engouement pour la conterie et pour le conte urbain en particulier vient de la nécessité de communiquer avec l'autre et de se reconnaître en lui, du désir de connivence, de complicité, d'acoquinement et d'affirmation de sa présence au monde dans son unicité en même temps que dans son respect de l'autre. Cet acte de reconnaissance s'exprime en partie dans la réalisation que le lieu que l'on habite et partage fait de nous tous une collectivité et une microculture. C'est un bastion identitaire où l'on partage des mœurs, des us et coutumes, où l'on a des amis et des connaissances communes, où l'on a des références d'abord géographiques, puis surtout humaines. Ce qu'il y a de magique : comme tout part du lieu, cette microculture devient vite une microculture multiculturelle. Comme création unifiante, peu d'autres formes y arrivent. Peu importe leur culture d'origine, les gens fréquentent les mêmes pubs, les mêmes restos, les mêmes boutiques ; même quand les différences sont religieuses, les gens fréquentent d'autres lieux que tous fréquentent comme les supermarchés et les lieux de services.

Pour terminer, je vais me citer sans vergogne. Je disais à une amie il y a un an ou deux, en parlant de l'engouement du conte urbain dans certains milieux minoritaires : « Pour être plus précis en parlant de milieu minoritaire, probablement que pour plusieurs, étant souvent plus accessible que la poésie, le conte urbain en a pris la relève en tant qu'acte de résistance, en tant qu'outil de survie ». Dans la rencontre que les *Contes urbains* permettent entre les individus, les citoyens, il y a l'application directe du dernier vers du merveilleux « Speak White » de Michèle Lalonde : « Nous savons que nous ne sommes pas seuls ». Parce que plusieurs, dans leur isolement, dans l'effritement de leur collectivité, décimée par la dénatalité et l'assimilation, pourraient en douter, les *Contes urbains* leur prouvent, sinon leur rappellent qu'ils sont toujours en vie et leur permettent de dire : « Maintenant, nous savons que nous ne sommes pas seuls ! ». □

* Conteur et éditeur, Dramaturges Éditeurs.